SIMENON

36

STAN
LE TUEUR

GEORGES SIMENON

Stan le tueur

Maigret XXXVI

Approved - Approved - Approved - Approved - Approved - Approved
eBook diffusé en DOC, HTML, PDF, EPUB et MOBI
Team AlexandriZ
teamalexandriz.org

Gallimard

Chapitre 1

Maigret, les mains derrière le dos, la pipe aux dents, marchait lentement, ne poussant qu'avec peine sa lourde masse dans la cohue de la rue Saint-Antoine qui vivait sa vie de tous les matins, avec du soleil qui ruisselait d'un ciel clair sur les petites charrettes chargées de fruits et de légumes et sur les éventaires qui encombraient presque toute la largeur du trottoir.

C'était l'heure des ménagères, des artichauts qu'on soupèse et des cerises que l'on goûte, des escalopes et des entrecôtes se succédant sur les balances.

— Par ici, les belles asperges à cinq francs la grosse botte !...

— Merlans frais !... Profitez de l'arrivage !...

Des commis en tablier blanc, des bouchers en toile finement quadrillée, des odeurs de fromage devant une crémerie et plus loin des relents de café grillé ; tout le petit commerce agité de l'alimentation et le défilé des ménagères méfiantes, le timbre des caisses enregistreuses et le lourd passage des autobus...

Nul ne se doutait que c'était le commissaire Maigret qui allait de la sorte, ni qu'il s'agissait d'une des affaires les plus angoissantes qu'il fût possible d'imaginer.

Presque en face de la rue de Birague, il y avait un petit café, le *Tonnelet Bourguignon*, dont la maigre terrasse ne se composait que de trois tables. C'est là que Maigret s'assit, avec toutes les apparences d'un promeneur fatigué. Il ne leva même pas les yeux sur le garçon long et maigre qui s'avançait et qui attendait sa commande.

— Un petit mâcon blanc... grommela le commissaire.

Et qui aurait deviné que le garçon du *Tonnelet Bourguignon*, parfois maladroit dans ses gestes, n'était autre que l'inspecteur Janvier ?

Il revenait avec le verre de vin en équilibre instable sur un plateau. D'une serviette douteuse, il essuyait la table et un petit papier tombait à terre, que Maigret ramassait peu après.

La femme est sortie pour faire son marché. Pas vu le Borgne. Le Barbu est parti de bonne heure. Les trois autres doivent être restés à l'hôtel.

La bousculade, à dix heures du matin, ne faisait que croître. À côté du *Tonnelet*, une épicerie faisait une vente-réclame et les « aboyeurs » arrêtaient les passants pour leur donner à goûter des biscuits à deux francs la grande boîte.

Juste au coin de la rue de Birague, on voyait l'enseigne d'un hôtel miteux, un de ces hôtels où on loge « au mois, à la semaine ou à la journée », non sans « payer d'avance » et cet hôtel, par ironie, sans doute, avait choisi le nom de *Beauséjour*.

Maigret savourait son petit vin blanc sec et son regard ne semblait rien chercher de spécial dans cette foule bariolée qui grouillait au soleil de printemps. Pourtant, ce regard ne tarda pas à s'arrêter sur une fenêtre, au premier étage d'une maison de la rue de Birague, presque vis-à-vis de l'hôtel. À cette fenêtre, un petit vieux était assis près de la cage d'un canari et ne paraissait avoir d'autre souci que de se chauffer au soleil tant que Dieu daignait encore lui prêter vie.

C'était Lucas, le brigadier Lucas, qui s'était adroitement vieilli d'une vingtaine d'années et qui, bien qu'il eût repéré Maigret à sa terrasse, se gardait de lui adresser le moindre signe d'intelligence.

Tout cela constituait ce qu'en langage policier on appelle vulgairement une planque. Elle durait déjà depuis six jours et deux fois par jour pour le moins le commissaire s'en venait aux nouvelles, tandis que la nuit ses hommes étaient relayés par un sergent de ville qui n'en était pas tout à fait un, puisqu'il était inspecteur de la Police Judiciaire, et par une fille qui faisait le trottoir dans les parages en évitant d'être accostée par des clients.

Les nouvelles de Lucas, Maigret les aurait tout à l'heure, quand on l'appellerait au téléphone du *Tonnelet Bourguignon*. Et sans doute ne seraient-elles pas plus sensationnelles que celles de Janvier.

La foule passait tellement à ras de la terrasse minuscule que le commissaire était sans cesse obligé de rentrer les pieds sous sa chaise.

Or, soudain, sans qu'il y eût pris garde, un homme s'assit à côté de lui, à sa propre table, un homme mince et roux, aux yeux tristes, dont le visage lugubre avait quelque chose de clownesque.

— Encore vous ? grogna le commissaire.

— Je vous demande pardon, monsieur Maigret, mais je suis sûr que vous finirez par me comprendre et par accepter ce que je vous propose…

Et, à Janvier qui s'approchait avec les allures d'un parfait garçon :

— La même chose que mon ami…

Il avait un accent polonais très prononcé. Il devait avoir la gorge frêle, car il mâchonnait sans cesse un cigare de goudron qui accentuait encore ce que son aspect avait de burlesque.

— Vous commencez à me donner chaud aux oreilles ! fit Maigret sans aménité. Voulez-vous me dire comment vous saviez que je viendrais ici ce matin ?

— Je ne le savais pas.

— Alors, pourquoi êtes-vous venu ? Vous allez me faire croire que c'est par hasard que vous m'avez aperçu ?

— Non !

Les réflexes de l'homme étaient lents comme ceux de ces gymnastes de music-hall qui s'intitulent acrobates flegmatiques. Il regardait devant lui, de ses yeux jaunes, ou plutôt il avait l'air de regarder dans le vide. Et il parlait d'une voix monocorde et triste, comme s'il eût récité de sempiternelles condoléances.

— Vous êtes méchant avec moi, monsieur Maigret…

— Cela ne répond pas à ma question. Comment se fait-il que vous soyez ici ce matin ?

— Je vous ai suivi !

— Depuis la Police Judiciaire ?

— Bien avant… Depuis chez vous…

— Ainsi, vous m'avouez que vous m'espionnez ?

— Je ne vous espionne pas, monsieur Maigret. J'ai trop de respect et d'admiration pour vous ! Je vous ai déjà affirmé que je serai un jour votre collaborateur…

Et il soupirait nostalgiquement en contemplant son cigare au goudron terminé par une cendre artificielle en bois peint.

* * *

Les journaux n'en avaient pas parlé, sauf un, et ce journal, d'ailleurs, qui avait eu le tuyau Dieu sait comment, compliquait singulièrement la tâche du commissaire.

La police aurait tout lieu de croire que les bandits polonais, y compris Stan le Tueur, sont en ce moment à Paris.

C'était vrai, mais il aurait mieux valu le taire. En quatre ans, une bande de Polonais, dont on ne savait à peu près rien, avait attaqué cinq fermes, toujours dans le Nord, et toujours selon des méthodes identiques.

D'abord, il s'agissait chaque fois de fermes isolées, tenues par des vieillards. En outre, l'attentat avait invariablement lieu un soir de foire, et chez des gens qui, ayant vendu bon nombre de bestiaux, avait chez eux une grosse quantité d'argent liquide.

Rien de scientifique dans la méthode. L'attentat brutal, tel qu'il avait lieu au temps des voleurs de grands chemins. Un mépris absolu de la vie humaine.

Les Polonais tuaient ! Ils tuaient tous ceux qu'ils trouvaient dans la ferme, même s'il y avait là des enfants, sachant que c'était le seul moyen d'éviter d'être un jour reconnus.

Étaient-ils deux, cinq ou huit ?

Dans chaque cas, des gens avaient aperçu une camionnette. Un gamin d'une douzaine d'années prétendait avoir vu un homme borgne.

Certains affirmaient que les bandits, pour opérer, étaient munis de masques noirs.

Toujours est-il que, chaque fois, les fermiers étaient tués à coups de couteau, ou plus exactement égorgés dans l'exacte acception du terme.

* * *

L'affaire ne regardait pas Paris. Les diverses brigades mobiles de France s'en étaient occupées.

Deux années durant, le mystère était resté entier, ce qui n'était pas pour rassurer les campagnes.

Puis un renseignement était venu des environs de Lille, où des villages sont de véritables enclaves polonaises en terre française. Ce renseignement était vague. Il était même impossible d'en retrouver la source véritable.

— Les Polonais prétendent que c'est la bande de Stan le Tueur…

Mais, quand on interrogeait un à un les hommes des corons, qui pour la plupart ne parlaient pas le français, ils ne savaient plus rien, ou encore ils bafouillaient :

— On m'a dit…

— Qui, « on » ?

— Je ne sais pas… J'ai oublié…

Lors d'un crime dans la région de Reims, cependant, une domestique de ferme, dont les bandits devaient ignorer l'existence et qui dormait dans une soupente, avait été épargnée. Elle avait entendu les assassins parler une langue qu'elle croyait être du polonais. Elle avait aperçu les visages masqués de tissu noir, mais elle avait remarqué qu'un des hommes était borgne, et qu'un autre, un colosse de plus d'un mètre quatre-vingts de haut, était extraordinairement velu.

Ainsi en était-on arrivé à dire, dans les milieux policiers :

— Stan le Tueur… Le Barbu… Le Borgne…

Des mois durant, on n'en avait pas su davantage, jusqu'au jour où un petit inspecteur de la brigade des garnis avait fait une découverte. Il était chargé du quartier Saint-Antoine, où les Polonais pullulent. Il avait remarqué, dans un hôtel de la rue de Birague, un groupe équivoque où se trouvaient à la fois un borgne et un colosse au visage littéralement couvert de poils.

En apparence, c'étaient de pauvres gens. Le colosse velu occupait une chambre à la semaine, avec sa femme, mais presque chaque nuit il donnait asile à plusieurs compatriotes, tantôt deux tantôt cinq ; souvent aussi d'autres Polonais louaient la chambre voisine.

— Vous voulez vous occuper de ça, Maigret ? avait proposé le directeur de la Police Judiciaire.

Or, le lendemain, alors que l'affaire avait été tenue secrète, un journal publiait l'information !

Le surlendemain, dans son courrier, Maigret trouvait une lettre écrite maladroitement, d'une écriture presque enfantine, avec de nombreuses fautes d'orthographe, sur du mauvais papier comme on en vend chez les épiciers :

Stan ne se laissera pas prendre. Prenez garde. Avant que vous l'ayez réduit à l'impuissance, il aura eu le temps d'abattre du monde autour de lui.

* * *

Certes, on ne savait pas encore qui était Stan le Tueur, mais on avait de bonnes raisons de croire que le tuyau de la rue de Birague était juste, puisque l'assassin se donnait la peine d'envoyer une lettre de menaces.

Et cette lettre n'était pas une plaisanterie, Maigret en avait la certitude. Elle « sentait » le vrai, comme il disait. Elle avait comme un arrière-goût crapule.

— Soyez prudent, vieux ! avait recommandé le chef. Pas d'arrestation brusquée. L'homme qui a égorgé seize personnes en quatre ans n'hésitera pas à vider son barillet autour de lui quand il se verra sur le point d'être pris…

Voilà pourquoi Janvier était devenu garçon de café en face de l'*Hôtel Beauséjour*, tandis que Lucas s'était transformé en vieil impotent passant ses journées à humer le soleil à sa fenêtre.

Le quartier continuait sa vie bruyante, sans se douter que d'une minute à l'autre un homme aux abois pourrait faire feu en tous sens autour de lui…

— Monsieur Maigret, je suis venu pour vous dire…

Et Michel Ozep avait surgi.

* * *

Sa première rencontre avec Maigret datait de quatre jours. Il s'était présenté à la P.J. et avait insisté pour être reçu par le commissaire en personne. Celui-ci l'avait fait attendre plus de deux heures, ce qui n'avait pas démonté le bonhomme.

Une fois dans le bureau, il avait claqué les talons, s'était courbé en tendant la main :

— Michel Ozep, ancien officier polonais, professeur de gymnastique à Paris…

— Asseyez-vous, je vous écoute.

Le Polonais parlait avec un accent prononcé et d'une façon si volubile qu'on ne pouvait pas toujours le suivre. Il expliquait qu'il appartenait à une très bonne famille, qu'il avait quitté la Pologne à la suite de chagrins intimes – il donnait à entendre qu'il était amoureux de la femme de son colonel ! – et qu'il était plus désespéré que jamais parce qu'il ne pouvait pas s'habituer à une vie médiocre.

— Vous comprenez, monsieur Maigret…

Il prononçait « Maigrette ».

— … Je suis un gentilhomme… Ici, je donne des leçons à des gens sans culture et sans éducation. Je suis pauvre… J'ai décidé de me suicider…

Maigret s'était d'abord dit : « Un fou ! »

Car le Quai des Orfèvres a l'habitude des visites de ce genre et bon nombre de détraqués éprouvent le besoin d'y venir faire des confidences.

— J'ai essayé il y a trois semaines… Je me suis jeté dans la Seine du pont d'Austerlitz, mais les agents de la brigade fluviale m'ont aperçu et m'ont retiré de l'eau…

Sous un prétexte, Maigret passa à côté, téléphona à la brigade fluviale, constata que c'était vrai.

— Six jours plus tard, j'ai voulu me donner la mort par le gaz d'éclairage, mais le facteur est venu avec une lettre et a ouvert la porte…

Coup de téléphone au commissariat du quartier. C'était encore vrai !

— Je veux vraiment me tuer, comprenez-vous ? Mon existence n'a plus de valeur. Un gentilhomme ne peut accepter de vivre ainsi dans la misère ou dans la médiocrité. Alors, j'ai

pensé que vous aviez peut-être besoin d'un homme comme moi…

— Pour quoi faire ?

— Pour vous aider à arrêter Stan le Tueur.

Maigret avait froncé les sourcils.

— Vous le connaissez ?

— Non… J'ai seulement entendu parler de lui… Comme Polonais, je suis indigné qu'un homme de mon pays viole ainsi les lois de l'hospitalité… Je souhaite que Stan et sa bande soient arrêtés… Je sais qu'il a résolu de se défendre sauvagement… Donc, parmi ceux qui voudront le prendre, il y aura sûrement des morts… Ne vaut-il pas mieux que ce soit moi, puisque je veux quand même mourir ?… Dites-moi où est Stan ?… J'irai et je le désarmerai… Au besoin, je le blesserai, pour qu'il ne soit plus dangereux…

Maigret n'avait pu qu'employer la formule traditionnelle :

— Laissez-moi votre adresse… Je vous écrirai…

Michel Ozep habitait en meublé rue des Tournelles, non loin, précisément, de la rue de Birague. Un inspecteur s'était occupé de lui. Le rapport était plutôt en sa faveur. En effet, il avait été sous-lieutenant dans l'armée polonaise quand celle-ci s'était constituée. Puis on perdait sa trace. On le retrouvait à Paris, où il essayait de donner des leçons de gymnastique aux fils et aux filles de petits commerçants.

Ses tentatives de suicide n'étaient pas de l'invention.

N'empêche que Maigret, d'accord avec le chef de la P.J., lui avait adressé une lettre officielle qui se terminait par :

…ne puis, à mon grand regret, profiter de votre généreuse proposition dont je vous remercie…

Deux fois, depuis lors, Ozep s'était présenté quai des Orfèvres et avait insisté pour voir le commissaire. La seconde fois, il avait même refusé de s'en aller, prétendant qu'il attendrait là aussi longtemps qu'il le faudrait et occupant presque de force, des heures durant, un des fauteuils en velours vert de la salle d'attente.

Maintenant, Ozep était là, à la table de Maigret, à la terrasse du *Tonnelet Bourguignon*.

— Je veux vous prouver, monsieur Maigrette, que je suis bon à quelque chose et que vous pouvez accepter mes services. Voilà déjà trois jours que je vous suis et je suis capable de vous dire tout ce que vous avez fait pendant ce temps. Je sais aussi que le garçon qui vient de me servir est un de vos inspecteurs et qu'il y en a un autre à une fenêtre en face de nous, près d'une cage à canari…

Maigret serra furieusement le tuyau de sa pipe entre ses dents, évitant de regarder son interlocuteur qui parlait toujours d'une voix monocorde :

— Je comprends que, quand un inconnu vient vous déclarer : « Je suis un ancien officier de l'armée polonaise et je veux me suicider… » Je comprends que vous pensiez : « Ce n'est peut-être pas vrai… » Mais vous avez vérifié tout ce que je vous ai dit… Vous avez vu que je ne m'abaisse pas à mentir…

C'était un moulin à paroles, un moulin au débit rapide, saccadé, fatigant à écouter, d'autant plus que l'accent déformait les syllabes au point qu'il fallait une attention soutenue pour tout comprendre.

— Vous n'êtes pas polonais, monsieur Maigrette… Vous ne comprenez pas la mentalité… Vous ne parlez pas la langue… Moi, je veux sérieusement vous aider, parce qu'il ne faut pas que le renom de mon pays soit encore terni par…

Le commissaire commençait à étrangler de colère. Et l'autre qui, pourtant, devait s'en apercevoir, n'en continuait pas moins :

— Si vous essayez de prendre Stan, qu'est-ce qu'il fait ? Il a peut-être deux, peut-être trois revolvers dans ses poches… Il tire sur tout le monde… Qui sait si des petits enfants ne seront pas tués, des femmes blessées ?… Alors, on dira que la police…

— Vous ne voulez pas vous taire ?

— Moi, je tiens à mourir… Personne ne pleurera le pauvre Ozep… Vous me dites : « Voilà Stan !… » Et je le suis comme je vous ai suivi… J'attends le moment où il n'y a pas de monde… Je lui déclare : « Tu es Stan le Tueur !… »

« Alors il tire sur moi et je tire dans ses jambes… Du fait qu'il tire sur moi, vous avez la preuve que c'est bien Stan et que vous ne faites pas une bêtise… Et, comme il est blessé…

Rien ne l'arrêtait ! Il aurait continué son boniment en dépit de l'univers entier.

— Si je vous faisais coffrer ? l'interrompit rudement Maigret.

— Pourquoi ?

— Pour avoir la paix !

— Qu'est-ce que vous diriez ? Qu'est-ce que le pauvre Ozep a fait contre les lois françaises qu'il veut au contraire défendre et pour lesquelles il donne sa vie ?

— Ta gueule !

— Vous dites ? Vous acceptez ?

— Rien du tout !

À ce moment, une femme passa, une femme aux cheveux blonds, au teint très clair, que tout le monde dans le quartier était capable de reconnaître pour une étrangère. Elle portait un sac à provisions et se dirigeait vers une boucherie.

Maigret, qui la suivait des yeux, remarqua que son compagnon éprouvait soudain le besoin de se moucher bruyamment, en se couvrant presque tout le visage de son mouchoir.

— C'est la maîtresse de Stan, n'est-ce pas ? disait-il quand la femme avait disparu.

— Est-ce que vous allez me ficher la paix, à la fin ?

— Vous êtes persuadé que c'est la maîtresse de Stan, mais vous ne savez pas lequel est Stan !... Vous croyez que c'est le barbu... Or, le barbu s'appelle Boris... Et le borgne s'appelle Sacha... Ce n'est pas un Polonais, mais un Russe... Si vous faites vous-même l'enquête, vous n'apprendrez rien, parce que dans l'hôtel il n'y a que des Polonais qui refuseront de vous répondre ou qui vous mentiront... Tandis que moi...

Nulle ménagère, dans l'agitation de la rue Saint-Antoine, ne soupçonnait les sujets débattus à cette minuscule terrasse du *Tonnelet Bourguignon*. La femme aux cheveux blonds, au teint clair, marchandait des côtelettes à l'étal d'un boucher proche et il y avait dans son regard un peu de cette lassitude qu'on lisait dans celui de Michel Ozep.

— Peut-être êtes-vous ennuyé parce que vous craignez, si je suis tué, des demandes d'explications ?... D'abord, je n'ai pas de

famille… Ensuite, j'ai écrit une lettre dans laquelle je dis que c'est moi qui, seul et de mon plein gré, ai cherché la mort…

Sur le seuil, le pauvre Janvier ne savait comment faire pour expliquer à Maigret qu'il y avait un message téléphonique pour lui. Maigret s'en était aperçu, mais il continuait à observer son Polonais en tirant de petites bouffées de sa pipe.

— Écoutez, Ozep…

— Oui, monsieur Maigrette…

— Si on vous aperçoit encore dans les parages de la rue Saint-Antoine, je vous fais coffrer !

— Mais j'habite…

— Vous n'aurez qu'à habiter ailleurs !

— Vous refusez l'offre que… ?

— Filez !

— Mais…

— Filez, ou je vous arrête !

L'homme se leva, salua en claquant les talons et en se pliant en deux, s'éloigna d'une démarche digne. Maigret, qui avait aperçu un de ses inspecteurs, lui avait déjà fait signe de suivre l'étrange professeur de gymnastique.

Janvier pouvait enfin s'approcher.

— Lucas vient de téléphoner… Il a aperçu des armes dans la chambre et cinq Polonais ont couché cette nuit dans la pièce voisine, certains par terre, en laissant la porte de communication entrouverte… Qu'est-ce que c'est, ce type-là ?

— Rien… Je vous dois ?…

Et Janvier, reprenant son rôle, désignait le verre d'Ozep :

— Vous réglez la consommation du monsieur ?… Un franc vingt et un franc vingt, deux quarante…

Maigret se fit conduire en taxi à la P.J.

À la porte de son bureau, il trouva l'inspecteur qu'il avait chargé de suivre Ozep.

— Tu as perdu sa trace ? hurla-t-il. Tu n'as pas honte ? Je te charge d'une filature enfantine et…

— Je ne l'ai pas perdu, murmura humblement l'inspecteur qui était un nouveau.

— Où est-il ?

— Ici.

— C’est toi qui l’as amené ?

— C’est lui.

Car Ozep, en effet, s’était dirigé tout droit vers la P.J. et s’était installé paisiblement dans la salle d’attente, avec un sandwich, après avoir annoncé qu’il avait rendez-vous avec le commissaire « Maigrette ».

Chapitre 2

Travail moins prestigieux sans doute, mais non moins utile : Maigret, de sa grosse écriture, avec l'air de vouloir écraser la plume sur le papier, résumait en un rapport les divers renseignements obtenus en quinze jours de planques diverses autour de la bande des Polonais.

C'est en les alignant de la sorte qu'on pouvait constater combien ces renseignements étaient maigres, puisqu'on ne pouvait même pas fixer au juste le nombre d'individus faisant partie de la bande.

D'après les informations antérieures, c'est-à-dire d'après les gens qui, lors des attentats, avaient aperçu ou croyaient avoir aperçu les bandits, ceux-ci étaient tantôt quatre, tantôt cinq, mais il était probable que d'autres complices repéraient auparavant les fermes et fréquentaient les marchés.

Cela donnait à peu près le chiffre de six ou sept personnes et il semblait bien que c'était là le nombre d'individus qui rôdaient autour du noyau de la rue de Birague.

De locataires fixes, il n'y en avait que trois ; qui avaient d'ailleurs rempli régulièrement leur fiche et montré des passeports en règle :

1. Boris Saft, celui que les enquêteurs appelaient le Barbu et qui paraissait vivre maritalement avec la femme blonde et pâle ;
2. Olga Tzérewski, vingt-huit ans, originaire de Vilna ;
3. Sacha Vorontzow, surnommé le Borgne.

C'était ce trio qui servait de base à l'enquête, comme il servait, semblait-il, de base à la bande.

Boris le Barbu et Olga occupaient une chambre.

Sacha le Borgne occupait la chambre voisine et la porte de communication entre les deux restait toujours ouverte.

Chaque matin, la jeune femme faisait son marché et préparait le repas sur un réchaud à alcool.

Le Barbu sortait peu, passait la plus grande partie de ses journées étendu sur le lit de fer, à lire les journaux polonais qu'on allait lui acheter à un kiosque de la place de la Bastille.

Le Borgne avait effectué quelques sorties et chaque fois il avait été suivi par un inspecteur. L'homme s'en doutait-il ? Toujours est-il qu'il s'était contenté de les promener dans Paris et de s'arrêter dans plusieurs cafés pour boire, sans adresser la parole à personne.

Le reste, c'était ce que Lucas appelait la « clientèle volante ». Des gens entraient et sortaient, toujours les mêmes, quatre ou cinq, à qui Olga donnait à manger et qui, parfois, couchaient dans une des deux chambres, par terre, pour repartir le matin.

Le fait n'avait rien d'extraordinaire, car il en était ainsi dans presque tout l'hôtel occupé par de pauvres gens, des exilés qui se mettaient à plusieurs pour payer une chambre ou qui hébergeaient des compatriotes rencontrés dans la rue.

Sur la « clientèle volante », Maigret possédait quelques notes :

1. Le Chimiste, qu'on appelait ainsi parce qu'il s'était présenté deux fois à la Bourse du Travail pour demander une place dans une usine de produits chimiques. Ses vêtements étaient très usés, mais d'assez bonne coupe. Des heures durant, il parcourait les rues de Paris avec les allures de quelqu'un qui cherche à gagner un peu d'argent et, toute une journée, il avait été embauché comme homme-sandwich ;

2. Épinard, ainsi nommé parce qu'il portait un invraisemblable chapeau vert épinard qui se remarquait d'autant plus que la chemise était d'un rose passé. Épinard sortait surtout le soir et on le voyait ouvrir les portières au seuil de quelque boîte de Montmartre ;

3. L'Enflé, un petit gros, poussif, mieux vêtu que les autres, encore que ses deux souliers ne fussent pas de la même paire.

Deux autres venaient encore rue de Birague, moins régulièrement, et il était difficile de dire s'ils appartenaient à la bande.

Maigret nota en dessous de cette liste :

Ces gens donnent l'impression d'étrangers sans argent, à la recherche d'un travail quelconque. Cependant, il y a toujours

de la vodka dans les chambres et on y fait certains soirs de vrais gueuletons.

Il est impossible de savoir si la bande, se sentant surveillée, ne prend pas cette attitude pour dérouter la police.

D'autre part, s'il est vrai qu'un de ces individus soit Stan le Tueur, il semblerait que ce soit plutôt le Borgne ou le Barbu. Mais ceci n'est qu'une supposition.

C'est sans le moindre enthousiasme qu'il alla porter son rapport au chef.

— Rien de nouveau ?

— Rien de précis. Je jurerais que les gaillards ont repéré chacun de nos hommes et qu'ils s'amusent à multiplier les allées et venues les plus innocentes. Ils se disent que nous ne pouvons pas mobiliser éternellement une partie de la P.J. pour les surveiller. Ils ont le temps…

— Vous avez un plan ?

— Vous savez, chef, que les idées et moi sommes brouillés depuis longtemps. Je vais, je viens, je renifle. Il y en a qui croient que j'attends l'inspiration, mais ils se fourrent le doigt dans l'œil. Ce que j'attends, c'est le fait significatif qui ne manque jamais de se produire. Le tout, c'est d'être là quand il a lieu et d'en profiter…

— Vous attendez donc un petit fait ? murmura le chef en souriant, car il connaissait son homme.

— Ma conviction est celle-ci : nous nous trouvons bien en présence de la bande des Polonais. À cause de cet idiot de journaliste, qui est toujours à rôder dans les couloirs et qui a dû surprendre une conversation, nos gaillards sont alertés…

« Maintenant, pourquoi Stan a-t-il écrit, c'est ce que je me demande. Peut-être parce qu'il sait que la police hésite toujours à procéder à une arrestation en force ? Peut-être, et c'est le plus probable, par bravade. Les tueurs ont leur orgueil, j'allais dire leur orgueil professionnel…

« Lequel est Stan ?

« Pourquoi ce diminutif, qui est plus américain que polonais ?

« Vous savez que je mets le temps à me former une opinion… Eh bien, cela commence à venir… Depuis deux ou trois jours, il

me semble que je sens la psychologie de mes gaillards bien différente de celle de meurtriers français…

« Ils ont besoin d'argent, non pour se retirer à la campagne, ou pour faire la noce dans les boîtes de nuit, ou encore pour filer à l'étranger, mais simplement pour vivre à leur guise, c'est-à-dire sans rien faire, manger, boire et dormir, passer des journées allongés sur un lit, ce lit fût-il crasseux, à fumer des cigarettes et à sécher des bouteilles de vodka…

« Ils éprouvent aussi le désir d'être ensemble, de rêver ensemble, de bavarder ensemble et, certains soirs, de chanter ensemble…

« À mon avis, leur premier crime accompli, ils ont vécu de la sorte jusqu'à épuisement de l'argent, puis ils ont préparé un nouveau coup. Dès que les fonds sont en baisse, ils recommencent, froidement, sans remords, sans la moindre pitié pour les vieux qu'ils égorgent et dont ils mangent les économies en quelques semaines ou en quelques mois…

« Maintenant que j'ai compris cela, j'attends…

— Je sais ! Le petit fait… plaisanta le directeur de la P.J.

— Ironisez tant que vous voudrez ! N'empêche que le petit fait est peut-être déjà là…

— Où ?

— Dans l'antichambre… Le bonhomme qui m'appelle Maigrette et qui veut à toutes forces m'aider à l'arrestation, fût-ce en y laissant sa peau… Il prétend que c'est un moyen comme un autre de se suicider…

— Un fou ?

— Peut-être ! Ou un complice de Stan qui aurait découvert ce moyen de connaître nos intentions. Toutes les suppositions sont permises et c'est bien ce qui rend mon type passionnant. Qu'est-ce qui empêche, par exemple, que ce soit Stan en personne ?

Et Maigret vida sa pipe en tapant de petits coups sur l'appui de la fenêtre, si bien que les cendres tombaient quelque part sur le quai, peut-être sur le chapeau d'un passant.

— Vous allez vous servir de cet homme ?

— Je crois que oui.

Là-dessus, le commissaire gagna la porte, évitant d'en dire davantage.

— Vous verrez, chef ! Cela m'étonnerait que la planque soit encore nécessaire après la fin de cette semaine.

Or, on était le jeudi après-midi !

* * *

— Assieds-toi là ! Cela ne t'énerve pas de sucer toute la journée cette saleté de cigare au goudron ?

— Non, monsieur Maigrette.

— Tu commences à m'impatienter avec ton Maigrette… Mais enfin !… Parlons sérieusement… Tu es toujours décidé à mourir ?

— Oui, monsieur Maigrette.

— Et tu veux toujours qu'on te confie une mission périlleuse ?

— Je veux vous aider à arrêter Stan le Tueur.

— Ainsi, si je te disais de t'approcher du Borgne et de lui tirer un coup de revolver dans les jambes, tu le ferais ?

— Oui, monsieur Maigrette. Mais il faudrait que vous me donniez un revolver. Je suis très pauvre et…

— Suppose maintenant que je te demande d'aller dire au Barbu, ou au Borgne, que tu as des renseignements sérieux, que la police va venir les arrêter…

— Je veux bien, monsieur Maigrette. J'attendrai que le Borgne passe dans la rue et je lui ferai la commission.

Le lourd regard du commissaire restait posé sur le mince Polonais et celui-ci ne s'en montrait pas gêné, ni inquiet. Rarement, Maigret avait vu chez un homme autant d'assurance en même temps qu'autant de calme.

Michel Ozep parlait de se tuer ou d'aller vers la bande des Polonais comme d'une chose toute simple, toute naturelle. À la terrasse de la rue Saint-Antoine comme dans les locaux de la Police Judiciaire, il était aussi à l'aise.

— Tu ne les connais ni l'un ni l'autre ?

— Non, monsieur Maigrette.

— Eh bien, je vais te charger d'une mission. Tant pis pour toi s'il y a du grabuge !

Cette fois, Maigret baissait à demi les paupières pour cacher ce qu'il y avait de trop tendu dans son regard.

— Tout à l'heure, nous irons ensemble rue Saint-Antoine. Je t'attendrai dehors. Tu monteras dans la chambre en choisissant un moment où la femme sera seule. Tu lui diras que tu es un compatriote et que, par hasard, tu as appris que la police ferait cette nuit une descente à l'hôtel…

Silence d'Ozep.

— Tu as compris ?

— Oui.

— C'est convenu ?

— Je veux vous avouer quelque chose, monsieur Maigrette.

— Tu te dégonfles ?

— Je ne fais pas ce que vous dites… me « dégonfler »… non !… Seulement, j'aimerais mieux arranger l'affaire autrement… Vous croyez peut-être, comme ça, que je suis très hardi… C'est ainsi que vous dites ?… Or, avec les femmes, je suis un homme timide… Et les femmes sont intelligentes, beaucoup plus intelligentes que les hommes… Alors, elle verra que je mens… Et parce que je sais qu'elle verra que je mens, je rougirai… Et quand je rougirai…

Maigret ne bougeait pas, le laissait s'empêtrer dans une explication aussi touffue que mauvaise.

— J'aime mieux parler à un homme… Au barbu, si vous voulez, ou à celui que vous appelez le Borgne, ou à n'importe qui…

Peut-être parce qu'un rayon de soleil pénétrait obliquement dans le bureau et tombait en plein sur le visage de Maigret, celui-ci semblait sommeiller, comme un homme qu'un trop copieux déjeuner oblige à faire la sieste dans son fauteuil.

— C'est exactement la même chose, monsieur Maigrette…

Mais M. Maigrette ne répondait pas et le seul signe de vitalité qu'il donnât était un mince filet bleu qui s'élevait en spirale du fourneau de sa pipe.

— Je suis désolé… Vous pouvez me demander n'importe quoi, mais vous me demandez justement la seule chose…

— Ta gueule !

— Vous dites ?

— Je dis « ta gueule » ! En français, cela veut dire que tu peux te taire… Où as-tu connu la femme, Olga Tzérewski ?

— Moi ?

— Réponds !

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire…

— Réponds !

— Je ne connais pas cette femme… Si je la connaissais, je vous l'avouerais… Je suis un ancien officier de l'armée polonaise et si je n'avais pas eu des malheurs…

— Où l'as-tu connue ?

— Je vous jure, monsieur Maigrette, sur la tête de ma pauvre mère et de mon pauvre père…

— Où l'as-tu connue ?

— Je me demande pourquoi vous êtes devenu si méchant avec moi ! Vous me parlez brutalement ! Moi qui suis venu ici pour vous rendre service, pour éviter que des Français soient tués par un compatriote…

— Chante, fifi !

— Vous dites ?

— Chante, fifi ! Cela signifie chez nous : Continue ton boniment mais ça ne prend pas…

— Demandez-moi n'importe quoi…

— C'est ce que je fais !

— Demandez-moi autre chose, de me jeter sous une rame de métro, de sauter par la fenêtre…

— Je te demande d'aller voir cette femme et de lui dire que nous procéderons cette nuit à l'arrestation de la bande…

— Vous voulez absolument ?

— Tu es libre d'accepter ou de refuser !

— Et si je refuse ?

— Tu iras te faire pendre ailleurs !

— Pourquoi pendre ?

— Façon de parler… Enfin, tu essaieras de ne plus te trouver sur mon chemin…

— Vous arrêterez vraiment la bande cette nuit ?

— Probable !

— Et vous me permettrez de vous aider ?

— Possible… Nous verrons ça quand tu auras rempli ta première mission…

— À quelle heure ?

— Ta mission ?

— Non ! À quelle heure vous arrêterez ?

— Mettons une heure du matin.

— Je vais…

— Où ?

— Trouver la femme.

— Minute ! Nous partons ensemble !

— Il vaut mieux que j'aille seul… Si on nous voit, on comprendra que j'aide la police…

Bien entendu, le Polonais était à peine sorti du bureau que le commissaire mettait un inspecteur sur ses talons.

— Je dois me cacher ? questionna cet inspecteur.

— Pas la peine… Il est plus malin que toi et il sait fort bien que je vais le faire suivre…

Et, sans perdre un instant, Maigret descendit, sauta dans un taxi.

— À toute vitesse au coin de la rue de Birague et de la rue Saint-Antoine…

* * *

L'après-midi était radieux et des vélums bariolés mettaient une note de couleur au-dessus des boutiques. Dans l'ombre, des chiens s'étiraient et la vie s'écoulait au ralenti ; on avait l'impression que les autobus eux-mêmes éprouvaient quelque peine à se mettre en marche dans l'air épais, leurs grosses roues laissant des traces sur le bitume échauffé.

Maigret ne fit que bondir du taxi dans la maison qui formait l'angle des deux rues et, au second étage, il ouvrit une porte, sans se donner la peine de frapper, trouva le brigadier Lucas assis devant la fenêtre, toujours sous les apparences d'un petit vieillard paisible et curieux.

La chambre était pauvre, pas très propre. Sur la table, on voyait les restes d'un repas froid que Lucas s'était fait apporter d'une charcuterie.

— Du nouveau, commissaire ?

— Il y a du monde, en face ?

La chambre avait été choisie pour sa position stratégique, car elle permettait de plonger le regard dans les deux pièces de l'*Hôtel Beauséjour* qui étaient occupées par les Polonais.

Or, par cette température, toutes les fenêtres étaient ouvertes, y compris celle d'une autre chambre où on voyait une jeune femme endormie, dans une tenue assez légère.

— Dis donc ! Il me semble que tu ne t'ennuies pas…

Sur une chaise, une paire de jumelles prouvait que Lucas faisait son travail en conscience et tenait à voir les détails.

— Pour l'instant, répondit le brigadier, ils sont deux dans le logement, mais bientôt il n'y aura plus qu'une seule personne. L'homme, en effet, est occupé à s'habiller. Il est resté couché toute la matinée, selon son habitude…

— C'est le Barbu ?

— Oui… Ils ont déjeuné à trois : le Barbu, la femme et le Borgne… Puis le Borgne est parti presque aussitôt… Le Barbu s'est levé et a commencé sa toilette… Tenez ! Il vient de mettre une chemise propre, ce qui ne lui arrive pas souvent.

Maigret s'était approché de la fenêtre et voyait à son tour. Le colosse hirsute nouait une cravate sur la chemise dont la blancheur faisait dans la chambre grise une tache imprévue et d'autant plus éclatante.

On voyait bouger ses lèvres, tandis qu'il se regardait dans la glace. Et, derrière lui, la femme aux cheveux clairs mettait de l'ordre, ramassait des papiers gras qu'elle roulait en boule, éteignait enfin un réchaud à alcool.

— Si seulement on savait ce qu'ils se racontent ! soupira Lucas. Il y a des moments où j'enrage vraiment ! Je les vois parler, parler sans fin ; parfois ils gesticulent et je ne parviens pas à deviner de quoi il est question… Je commence à me rendre compte du supplice que cela doit être d'être sourd et je comprends que ceux qui sont atteints de cette infirmité passent pour des gens méchants…

— En attendant, ne parle pas tant ! Tu crois que la femme va rester là ?

— Ce n'est guère son heure de sortir… Si elle devait le faire, elle aurait mis son tailleur gris…

Olga portait en effet la petite robe de lainage sombre qu'elle avait le matin pour faire son marché. Tout en vaquant à son ménage de bohème, elle fumait une cigarette sans jamais la retirer de ses lèvres, à la façon des vrais fumeurs qui ont besoin de tabac du matin au soir.

— Elle ne parle guère ! remarqua Maigret.

— Ce n'est pas son heure non plus… C'est surtout le soir qu'elle parle, quand ils sont tous autour d'elle… Ou encore certaines fois, quand elle est seule avec celui que j'appelle Épinard, ce qui arrive rarement… Ou je me trompe fort, ou elle a un faible pour Épinard, qui est le plus joli garçon du lot…

C'était une sensation étrange d'être ainsi dans une chambre inconnue, à plonger le regard chez des gens dont on finissait par connaître les moindres faits et gestes.

— Tu deviens terriblement concierge, mon pauvre Lucas !

— Je suis ici pour cela, n'est-ce pas ? Tenez ! Je peux même vous dire que la petite d'à côté, celle qui dort de si bon cœur, a fait l'amour, cette nuit, jusqu'à trois heures du matin avec un petit jeune homme qui portait une lavallière et qui est parti à l'aube, sans doute pour rentrer sans bruit chez ses parents… Tenez ! Voilà le Barbu qui s'en va…

— Dis donc ! Il est presque élégant…

— C'est une façon de parler… Il a plutôt l'air d'un lutteur forain que d'un homme du monde.

— Mettons d'un lutteur forain qui ferait de bonnes affaires ! concéda Maigret.

En face, pas d'embrassades. L'homme s'en allait, simplement, c'est-à-dire disparaissait de la partie de la pièce que l'on découvrait de l'observatoire des policiers.

Un peu plus tard, il surgissait sur le trottoir et se dirigeait vers la place de la Bastille.

— Derain va le prendre en filature… annonça Lucas qui était là comme une grosse araignée au milieu de sa toile. Mais l'autre sait qu'il est suivi. Il se contentera de se promener et peut-être de boire un verre à une terrasse…

La femme, elle, prenait une carte routière dans un tiroir et la déployait sur la table. Maigret calculait qu'Ozep n'avait pas dû

venir en taxi, mais par le métro et que, dans ces conditions, il n'arriverait que dans quelques minutes.

— S'il vient ! rectifia-t-il.

Et il vint ! On le vit arriver, hésitant, aller et venir sur le trottoir, tandis que l'inspecteur qui le suivait feignait, dans la rue Saint-Antoine, de s'intéresser à l'étalage d'une poissonnerie.

Vu ainsi, d'en haut, le mince Polonais paraissait encore plus maigre, plus insignifiant et Maigret, un instant, eut un remords.

Il croyait entendre la voix du pauvre garçon répéter cent fois, en des explications difficiles, son fameux « monsieur Maigrette ».

Il hésitait, c'était certain. On eût même juré qu'il avait peur et il regardait autour de lui avec une visible angoisse.

— Sais-tu ce qu'il cherche ? dit le commissaire à Lucas.

— Le bonhomme pâle ? Non ! Peut-être de l'argent pour entrer à l'hôtel ?

— Il me cherche… Il se dit que je suis sans doute dans les parages et que, si j'avais par miracle changé d'avis…

Trop tard ! Michel Ozep venait de plonger dans le sombre corridor de l'hôtel. On pouvait le suivre par la pensée. Il grimpait l'escalier, atteignait le second étage.

— Il hésite encore… annonça Maigret.

Car la porte aurait déjà dû s'ouvrir !

— Il est sur le palier… Il va frapper… Il a frappé… Tiens !…

En effet, la jeune femme blonde tressaillait, rangeait, d'un mouvement instinctif, sa carte routière dans l'armoire et se dirigeait vers la porte.

Un instant, on ne vit rien. Les deux personnages se tenaient dans la partie invisible de la chambre.

Puis soudain la femme parut et il y avait quelque chose de changé en elle. Sa démarche était nette, rapide. Elle allait droit à la fenêtre, la fermait, puis tirait les rideaux sombres.

Lucas se tourna vers le commissaire en esquissant une drôle de moue.

— Dites donc !…

Mais il cessa de plaisanter en constatant que Maigret était beaucoup plus soucieux qu'il ne le prévoyait.

— Quelle heure est-il, Lucas ?

— Trois heures dix…

— À ton avis, est-ce qu'il y a des chances pour qu'un de nos lascars rentre d'ici peu ?

— Je ne crois pas… À part, comme je vous l'ai dit, Épinard, s'il sait que le Barbu est absent… Vous n'avez pas l'air tranquille…

— Je n'aime pas la façon dont cette fenêtre a été fermée…

— Vous avez peur pour votre Polonais ?

Maigret ne répondit pas et Lucas poursuivit :

— Avez-vous pensé que rien ne prouve qu'il soit dans la chambre ? Nous l'avons vu entrer dans l'hôtel, c'est vrai… Mais il peut fort bien être allé dans une autre chambre… Et c'est peut-être quelqu'un d'autre qui…

Maigret haussa les épaules et soupira :

— Tais-toi ! Tu me fatigues…

Chapitre 3

— Quelle heure est-il, Lucas ?

— Trois heures vingt…

— Sais-tu ce qui va se passer ?

— Vous voulez aller voir ce qui se passe en face ?

— Pas encore. Mais je vais très probablement me couvrir de ridicule. D'où peut-on téléphoner ?

— De la pièce voisine. C'est un tailleur en chambre qui travaille pour une grande maison, et celle-ci l'oblige à avoir le téléphone…

— Dans ce cas, va chez ton tailleur. Essaie qu'il n'entende pas la conversation. Téléphone au chef de ma part. Dis-lui de m'envoyer, de toute urgence, une vingtaine d'hommes armés. Qu'ils se disséminent autour de l'*Hôtel Beauséjour*, et qu'ils attendent mon signal…

La mine de Lucas disait assez la gravité de cet ordre, au surplus assez peu dans les habitudes de Maigret, qui riait volontiers des mobilisations policières.

— Vous croyez qu'il y aura du vilain ?

— À moins que ce soit déjà fait…

Il ne quittait pas des yeux cette fenêtre aux vitres sales, au rideau de velours cramoisi qui datait du temps de Louis-Philippe.

Quand Lucas revint d'avoir été téléphoner, il retrouva le commissaire à la même place, le front toujours aussi soucieux.

— Le patron vous recommande d'être prudent. Il y a déjà eu un inspecteur tué la semaine dernière et, si un accident devait encore se produire…

— Ferme-la, veux-tu ?

— Vous croyez que Stan le Tueur… ?

— Je ne crois rien, vieux ! J'ai assez réfléchi à cette affaire depuis le matin pour en avoir mal à la tête. Maintenant, je me contente d'avoir des impressions et, si tu veux tout savoir, j'ai

malheureusement l'impression qu'il se passe ou qu'il va se passer des choses désagréables. Quelle heure ?

— Vingt-trois…

Comme par ironie, dans la chambre voisine, la jeune fille dormait toujours, la bouche entrouverte, les jambes repliées. Plus haut, vers le cinquième ou sixième étage, quelqu'un s'essayait à jouer de l'accordéon, reprenant sans cesse, avec des fausses notes, la même ritournelle de Java.

— Vous voulez que j'y aille ? proposa Lucas.

Maigret le regarda durement, comme si son subordonné lui eût reproché son manque de bravoure.

— Qu'est-ce que cela veut dire, ça ?

— Rien ! Je vois que vous êtes inquiet de ce qui se passe là-bas, et je propose d'aller voir…

— Et tu crois que j'hésiterais à y aller moi-même ? Tu oublies une chose : une fois en face, il est trop tard… Si on y va et qu'on ne découvre rien, on ne découvrira jamais plus rien sur la bande… Voilà pourquoi j'hésite… Si seulement cette garce n'avait pas fermé la fenêtre !…

Il sourcilla soudain.

— Dis donc ! Les autres fois, cela ne lui est jamais arrivé de fermer la fenêtre, n'est-ce pas ?

— Jamais !

— Donc, elle ne soupçonnait pas ta présence ici…

— Elle me prenait probablement pour un vieux gâteux…

— Si bien que ce n'est pas elle qui a eu l'idée de fermer la fenêtre, mais le type qui est entré…

— Ozep ?

— Lui ou un autre… Celui qui est entré et qui, avant de se montrer, a dit à la femme de fermer la fenêtre…

Il prit son chapeau sur la chaise où il l'avait posé, vida sa pipe, la bourra d'un index écrasant.

— Où allez-vous, patron ?

— J'attends que nos hommes soient arrivés… Tiens ! En voilà deux là-bas près de l'arrêt d'autobus… Et dans le taxi arrêté, je reconnais des gens de la maison… Si je reste cinq minutes à l'intérieur sans ouvrir la fenêtre, tu entres avec des hommes…

— Vous avez votre pétard ?

Quelques instants plus tard, Maigret traversait la rue, tandis que l'inspecteur Janvier, qui l'avait aperçu, s'arrêtait d'essuyer les guéridons de sa terrasse.

Lucas, fébrile, tenait sa montre à la main, mais, comme cela arrive quand on veut trop bien faire, il avait oublié de noter le moment de l'entrée de Maigret dans l'hôtel, si bien qu'il était incapable de dire quand les cinq minutes seraient écoulées.

Il n'eut d'ailleurs pas à se faire de mauvais sang à ce sujet car, après un temps qui lui parut miraculeusement court, la fenêtre d'en face s'ouvrit. Un Maigret plus renfrogné que jamais adressait à son brigadier un signe pour lui ordonner de venir le rejoindre.

L'impression de Lucas avait été qu'à part le commissaire, la chambre était vide, mais, quand il y pénétra, après avoir trébuché dans un escalier obscur qui sentait la mauvaise cuisine et les toilettes, il sursauta en découvrant un corps de femme étendu à ses pieds.

Un bref regard à Maigret qui répondit :

— Morte, bien entendu !

C'était à croire qu'on voulait signer le crime, car la victime avait été égorgée comme toutes les victimes de Stan. Il y avait du sang partout, sur le lit et sur le parquet, et l'assassin s'était essuyé les mains à la serviette de toilette qui était maculée de rouge brun.

— C'était lui ?

Maigret haussa les épaules, toujours immobile au milieu de la pièce.

— Je vais donner son signalement à nos hommes, qu'on ne le laisse pas sortir de l'hôtel ?

— Si tu veux…

— J'ai bonne envie de mettre un inspecteur sur le toit, pour le cas…

— Entendu…

— J'avertis le chef ?

— Tout à l'heure…

Il n'était pas facile de converser avec Maigret quand il faisait cette tête-là ! En outre, Lucas se mettait à la place du patron, qui avait annoncé lui-même qu'on allait rire de lui.

Maintenant, ce serait pis que du ridicule. En effet, il avait mobilisé d'importantes forces de police, mais c'était quand il était trop tard, alors qu'un crime se commettait sous les yeux mêmes de Maigret, presque avec son assentiment, puisque aussi bien c'était lui qui avait envoyé Ozep à l'*Hôtel Beauséjour* !

— S'il y en a de la bande qui reviennent ? Je les arrête ?...

Un signe affirmatif de la tête. Ou plutôt un geste indifférent. Et Lucas sortit enfin. Maigret resta seul au milieu de cette chambre où la fenêtre ouverte laissait pénétrer une lumière crue.

Il s'essuya le front, ralluma machinalement sa pipe qu'il avait laissée s'éteindre.

— Quelle heure est...

Il se souvint seulement qu'il était seul, et il tira sa montre de sa poche. Il était trois heures trente-cinq et l'accordéon, là-haut, sévissait toujours, n'empêchant pas la jeune voisine de dormir comme un animal insouciant.

— Où est Maigret ? questionna le chef de la P.J. en descendant de voiture et en se trouvant en présence de Lucas.

— Dans la chambre... C'est le numéro 19, au second étage... Les gens de l'hôtel ne savent encore rien...

Quelques instants plus tard, le directeur de la Police Judiciaire trouvait Maigret assis sur une chaise, au milieu de la chambre, à deux pas du cadavre. Le commissaire fumait, l'air buté. C'est à peine s'il remarqua l'arrivée du grand patron.

— Dites donc, vieux ! Il me semble que nous voilà dans un drôle de pétrin...

Il obtint tout juste un grognement qui ne voulait rien dire.

— Ainsi, le fameux tueur n'était autre que le bonhomme qui venait vous offrir ses services !... Avouez, Maigret, que vous auriez pu vous méfier, et que l'attitude d'Ozep était pour le moins équivoque...

Le front de Maigret était barré d'un gros pli vertical, et ses mâchoires s'avançaient, donnant à toute la physionomie un frappant aspect de puissance.

— Vous croyez qu'il n'a pas pu quitter l'hôtel ?

— J'en suis certain... répliqua le commissaire, avec l'air de ne pas y attacher d'importance.

— Vous ne l'avez pas cherché ?

— Pas encore…

— Vous croyez qu'il se laissera prendre facilement ?

Alors, le regard de Maigret se détacha lentement de la fenêtre, obliqua vers son directeur, se posa sur lui lourdement. Il y avait de la solennité dans cette lenteur, dans cette hésitation, dans l'ambiguïté des phrases du commissaire.

— Si je me suis trompé, l'homme essaiera d'abattre quelques personnes avant de se laisser prendre. Si je ne me suis pas trompé, les choses devraient aller toutes seules…

— Je ne comprends pas, Maigret. Vous doutez encore que Stan et votre Ozep soient une seule personne ?

— Je suis persuadé que tout à l'heure il y avait deux personnes dans cette chambre et, parmi elles, Stan le Tueur…

— Donc…

— Je vous le répète, chef : je peux me tromper, comme tout le monde. Dans ce cas, je vous en demande pardon, car ça fera du vilain. La façon dont cette histoire paraît se dénouer ne me satisfait pas. Il y a quelque chose qui cloche, je le sens. Si Ozep était Stan, il n'y a pas de raison pour que…

— J'écoute !

— Ce serait trop long… Quelle heure avez-vous, chef ?

— Quatre heures un quart… Pourquoi ?

— Pour rien…

— Vous restez là, Maigret ?

— Jusqu'à nouvel ordre, oui…

— Pendant ce temps, je vais voir dehors ce que font nos hommes…

Ils avaient arrêté Épinard qui, comme Lucas l'avait prévu, venait rendre sa petite visite à la jeune femme. On avait annoncé au Polonais que sa compatriote avait été tuée, et il était devenu blême, mais il n'avait pas bronché quand on lui avait parlé d'Ozep.

— Ce n'est pas possible qu'elle soit morte ! s'était-il contenté de répéter à plusieurs reprises, tandis qu'on l'emmenait au poste.

Quand on annonça cette capture à Maigret, il se contenta de grommeler :

— M'en fous !...

Et il reprit son étrange tête-à-tête avec la morte. Une demi-heure plus tard, c'était au tour du Borgne de rentrer et d'être arrêté sitôt le seuil passé. Lui aussi se laissa appréhender sans sourciller mais, quand on lui parla de la mort de la jeune femme, il essaya de se débarrasser de ses menottes et de bondir à l'étage.

— Qui a fait ça ? criait-il. Qui l'a tuée ?... C'est vous autres, n'est-ce pas ?

— C'est Ozep, autrement dit Stan le Tueur...

Or, l'homme se calma comme par enchantement, répéta en fronçant les sourcils :

— Ozep ?

— Tu vas nous faire croire que tu ne connais pas ton patron ?

C'était le chef en personne qui procédait à ce hâtif interrogatoire, dans un couloir, et il eut l'impression qu'un léger sourire passait sur les lèvres de son prisonnier.

Un des comparses suivit, celui qu'on appelait le Chimiste, et qui se contenta de répondre à toutes les questions par un air parfaitement ahuri, comme s'il n'eût jamais entendu parler de la jeune femme, ni d'Ozep, ni de Stan...

Maigret était toujours là-haut, à ressasser le même problème, à chercher la clef qui lui ferait enfin comprendre les événements.

— Ça va !... murmura-t-il quand on lui parla de l'arrestation du Barbu qui, lui, après s'être démené comme un diable, s'était mis à pleurer comme un veau.

Soudain, il leva la tête vers Lucas qui lui apportait la nouvelle.

— Tu ne remarques rien ? dit-il. En voilà quatre qu'on arrête coup sur coup, et pas un n'oppose de véritable résistance, alors qu'un homme comme Stan...

— Mais puisque Stan est Ozep...

— Tu l'as retrouvé ?

— Pas encore. Il fallait laisser rentrer tous les complices avant de mettre l'hôtel sens dessus dessous, sinon ils auraient flairé de loin quelque chose, et ils ne seraient pas entrés dans la souricière. À présent qu'ils sont à peu près au complet, le grand

patron a commencé à mettre les lieux en état de siège. Les hommes sont en bas et vont tout fouiller minutieusement, de la cave au grenier s'il y en a…

— Écoute-moi, Lucas…

Et celui-ci, qui allait sortir, resta un instant, ayant à l'égard de Maigret un sentiment qui ressemblait à de la pitié.

— J'écoute, patron.

— Le Borgne n'est pas Stan. Épinard n'est pas Stan. Le Barbu n'est pas Stan. Or, je suis persuadé que Stan habitait cet hôtel et était le centre autour duquel les autres venaient se grouper !

Lucas préférait ne rien dire, laissant le commissaire à sa marotte.

— Si Ozep était Stan, il n'avait aucune raison pour venir ici tuer une complice. S'il n'était pas Stan…

Et soudain, se dressant dans un mouvement si brusque que le brigadier sursauta :

— Regarde l'épaule de cette femme, à tout hasard… La gauche, oui…

Lui-même se penchait. Lucas écartait la robe, découvrait une chair très blanche et, sur cette chair, la marque dont les Américains flétrissent les femmes criminelles.

— Tu as vu, Lucas ?

— Mais, patron…

— Tu ne comprends donc pas ? Stan, c'était elle !… J'avais lu quelque chose dans ce goût-là, mais je ne faisais pas le rapprochement tant j'étais persuadé que notre Stan était un homme… Il y a quatre ou cinq ans, une jeune femme, en Amérique, à la tête d'une bande de criminels, menait l'assaut contre les fermes isolées, tout comme cela s'est passé ici… Tout comme ici aussi, les victimes étaient égorgées, de la main de cette femme dont les journaux américains ont décrit avec complaisance la cruauté…

— C'est elle ?

— C'est presque sûrement elle… Mais je le saurai dans une heure, si je retrouve les documents en question… J'avais découpé un jour quelques pages dans un magazine… Tu viens, Lucas ?

Maigret entraînait son second dans l'escalier. Au rez-de-chaussée, il se heurtait au grand patron.

— Où allez-vous, Maigret ?

— Au Quai des Orfèvres, chef… Je crois que j'ai trouvé… En tout cas, j'emmène Lucas qui viendra vous le dire…

Et Maigret cherchait un taxi, sans s'apercevoir qu'on le regardait d'une façon bizarre, où il entrait de la colère et de la pitié.

— Mais Ozep ? questionnait Lucas en prenant place dans la voiture.

— C'est précisément lui que je vais chercher… Je veux dire que j'espère trouver des renseignements sur lui… S'il a tué cette femme, c'est qu'il avait des raisons… Écoute, Lucas : quand j'ai voulu l'envoyer au-devant des autres, il a accepté immédiatement… Au contraire, quand je lui ai demandé d'aller faire une commission à la femme, il a refusé et j'ai été obligé d'exiger, voire de menacer… Autrement dit, les autres ne le connaissaient pas, mais la femme, elle, le connaissait…

Comme on pouvait s'y attendre, il fallut plus d'une demi-heure pour mettre la main sur le dossier, car l'ordre n'était pas la qualité dominante de Maigret, en dépit de ses allures placides.

— Lis !… Tiens compte de l'exagération des Américains qui veulent en donner au public pour son argent… « La femme vampire »… « La Polonaise fatale »… « Une chef de bande de vingt-trois ans »…

On racontait complaisamment les exploits de la Polonaise dont on donnait maintes photographies.

Stéphanie Polintskaïa, à dix-huit ans, était déjà connue de la police de Varsovie. Vers cette époque, elle rencontra un homme qui en fit sa femme et qui s'efforça de refréner ses mauvais instincts. Elle eut un enfant de lui, mais un jour, en rentrant de son travail, cet homme trouva le bébé égorgé. Quant à la femme, elle s'était enfuie avec l'argent et les quelques objets précieux qu'il y avait dans la maison…

— Tu sais qui est cet homme ? questionna Maigret.

— Ozep ?

— Voici son portrait parfaitement ressemblant ! Ce qui prouve qu'on devrait connaître par cœur les archives criminelles de tous les pays du monde… Tu comprends, maintenant ? Stéphanie, que ses familiers appellent Stan, sévit en Amérique… Comment échappe-t-elle aux prisons de ce pays, je n'en sais rien… Toujours est-il qu'elle se réfugie en France où elle reprend le cours de ses exploits, sans rien changer à sa manière, après s'être entourée, comme là-bas, de quelques brutes…

« Le mari apprend par la presse qu'elle est à Paris, que la police est sur sa piste… Son désir est-il de la sauver une fois de plus ? Je ne le pense pas… J'incline plutôt à croire qu'il voudrait être sûr que l'odieuse meurtrière de son enfant n'échappera pas au châtiment… C'est pourquoi il me fait ses offres de service…

« Il n'a pas le courage d'agir seul… C'est un faible, un velléitaire…

« Il veut que ce soit la police qui agisse avec son aide et c'est moi qui, cet après-midi, l'ai, en quelque sorte, obligé à esquisser le geste…

« En tête à tête avec son ancienne femme, en effet, que pouvait-il faire ? Tuer ou être tué, car, se voyant découverte, cette femme n'aurait certainement pas hésité à supprimer le seul homme susceptible de la dénoncer.

« Il a donc tué ! Et veux-tu que je te dise ? Je parie qu'on le retrouvera dans quelque coin de l'hôtel, plus ou moins blessé ; après avoir tenté deux fois de se suicider et avoir raté les deux fois, cela m'étonnerait qu'il ne se soit pas raté une troisième. Maintenant, tu peux retourner là-bas et dire au chef… »

— Inutile ! fit la voix de celui-ci. Stan le Tueur s'est pendu dans une chambre du sixième étage dont il avait trouvé la porte ouverte… Bon débarras !…

— Pauvre type ! soupira Maigret.

— Vous le plaignez…

— Ma foi, oui… D'autant plus que je suis un peu responsable de sa mort… Je ne sais pas si je deviens vieux, mais j'ai mis bien longtemps à trouver la solution…

— Quelle solution ? questionna le directeur de la P.J. avec un regard soupçonneux.

— La solution de tout le problème ! affirma Lucas, tout heureux d'intervenir. Le commissaire vient de reconstituer l'histoire dans tous ses détails et, quand vous êtes entré, il annonçait qu'on trouverait Ozep dans quelque coin où il aurait essayé de se suicider…

— C'est vrai, Maigret ?

— C'est vrai… Vous savez, à force de penser à une même question… Je crois que je n'ai jamais tant enragé de ma vie… Je sentais que la solution était là, toute proche, qu'il ne fallait qu'un tout petit rien… Vous étiez tous à bourdonner autour de moi comme de grosses mouches et à me parler de comparses qui ne m'intéressaient pas… Enfin !…

Il respira un grand coup, bourra sa pipe, demanda des allumettes à Lucas, car il avait brûlé toutes les siennes pendant l'après-midi.

— Dites donc, chef ! Il est sept heures. Si on allait tous les trois boire un demi bien frais ?… À condition que Lucas retire sa perruque et reprenne un aspect présentable…

Et ils étaient attablés à la *Brasserie Dauphine*, quand soudain le commissaire se frappa le front. Il venait de regarder machinalement le garçon.

— Et Janvier ? questionna-t-il.

— Quoi ?

— On ne l'a pas relevé de sa faction ?… Le pauvre !… Quand je pense que, pendant que nous buvons des demis, il est encore condamné à en servir !

FIN

Chronologie utilisée par la Team

Bibliographie des 75 romans et 28 nouvelles incluant le commissaire Maigret de Georges Simenon. (Pour les nouvelles groupées, le choix de la date chronologique est celui de l'écriture et non de la publication.)

01. Pietr-le-Letton (mai 1931)
02. Le Charretier de la Providence (mars 1931)
03. M. Gallet décédé (février 1931)
04. Le Pendu de Saint-Pholien (février 1931)
05. La Tête d'un homme (septembre 1931)
06. Le Chien jaune (avril 1931)
07. La Nuit du carrefour (juin 1931)
08. Un crime en Hollande (juillet 1931)
09. Au rendez-vous des Terre-Neuvas (août 1931)
10. La Danseuse du Gai-Moulin (novembre 1931)
11. La Guinguette à deux sous (décembre 1931)
12. L'Ombre chinoise (janvier 1932)
13. L'Affaire Saint-Fiacre (février 1932)
14. Chez les Flamands (mars 1932)
15. Le Port des brumes (mai 1932)
16. Le Fou de Bergerac (avril 1932)
17. Liberty Bar (juillet 1932)
18. L'Écluse no 1 (juin 1933)
19. Maigret (mars 1934)
20. Jeumont, 51 minutes d'arrêt (octobre 1936)
21. L'Affaire du Boulevard Beaumarchais (25 octobre 1936)
22. La Péniche aux deux pendus (1 novembre 1936)
23. La Fenêtre ouverte (8 novembre 1936)
24. Peine de mort (15 novembre 1936)
25. Les Larmes de bougie (22 novembre 1936)
26. Rue Pigalle (29 novembre 1936)
27. Monsieur Lundi (20 décembre 1936)
28. Une erreur de Maigret (3 janvier 1937)
29. Mademoiselle Berthe et son amant (29 avril 1938)
30. Tempête sur la Manche (20 mai 1938)
31. Le Notaire de Châteauneuf (17 juin 1938)
32. L'Improbable Monsieur Owen (15 juillet 1938)
33. Ceux du Grand-Café (12 août 1938)
34. L'Étoile du Nord (30 septembre 1938)

35. L'Auberge aux noyés (11 novembre 1938)
36. Stan le tueur (23 décembre 1938)
37. La Vieille Dame de Bayeux (3 février 1939)
38. L'Amoureux de Madame Maigret (28 juillet 1939)
39. Les Caves du Majestic (décembre 1939)
40. La Maison du juge (31 janvier 1940)